

Essai

Gérald Baril, Gaétan Bélanger, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Patrick Guay, David Laporte and Pierre Rajotte

Number 163, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96454ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Bélanger, G., Boivin, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Guay, P., Laporte, D. & Rajotte, P. (2021). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (163), 42–48.

Serge Bouchard
UN CAFÉ AVEC MARIE

Boréal, Montréal, 2021, 270 p. ; 25,95 \$

Il avait la parole facile, une voix à nulle autre pareille et, surtout, une intelligence communicative. Juste avant de nous quitter, l'anthropologue des camionneurs nous offrait un nouveau recueil de quelque 70 courts essais, tranchants comme des sagaies, doux comme des galets de rivière.



Un café avec Marie est divisé en sept parties regroupant chacune une dizaine de textes et qui gravitent librement autour d'un thème. Les courts essais ont été écrits pour la radio, sauf le prologue et l'épilogue, tous deux consacrés à la compagne disparue. Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque formaient un couple médiatisé. Unis dans l'amour et la collaboration profession-

nelle, ils avaient signé conjointement plusieurs publications. Le deuil de l'être cher et tous les deuils associés au vieillissement sont au cœur d'un bon nombre des textes du recueil, sans jamais que cela devienne lourd. Au contraire, le propos de Bouchard a plutôt l'heur de faire paraître plus légers les soucis sur lesquels nous avons trop souvent le nez collé.

Le temps qui passe, l'amour, la mort, le doute, la soif de liberté, quel que soit le thème abordé, l'essayiste et homme de radio capte ici l'intérêt, comme il savait le faire, en abordant notre environnement social sous l'angle de la vérité toute nue. Le lecteur est souvent saisi par l'acuité des observations de l'anthropologue, non par l'effet d'un discours alambiqué, mais par un effet de contraction qui va droit au but. Pour conclure un hommage à la réflexion de Montaigne sur la nature routinière de la vie, expérience commune aux humains, il écrit : « On se douche, on mange, on fait une promenade, on lit, on écoute de la musique, on regarde par la fenêtre, on prend ses maux en patience. Et le lendemain, cela recommence. Jusqu'à ce que mort s'ensuive ».

Les écrits de Bouchard expriment souvent de la compassion pour la condition humaine, mais l'essayiste savait aussi réproucher vertement les travers institutionnalisés dont nous aurions avantage à nous délester. On comprend à certaines assertions que pour lui, la religion, quelle qu'elle soit, ne saurait être d'un grand secours pour arriver à « une société où personne ne serait oublié ». Dans un morceau savoureux, il reproche à Dieu son silence « en face de la souffrance universelle ». Par bonheur, il dit avoir vaincu ses peurs d'enfant,

mais le « vieil insomniaque » qu'il était devenu craignait l'échec toujours possible de l'humanité, voyant notamment l'arrogance d'un certain président états-unien et des brutes ignares dont il s'est assuré le soutien. Par contraste, fidèle à son habitude, Bouchard célèbre dans plusieurs textes les individus effacés de l'histoire, qui ont travaillé à améliorer le sort de leurs semblables, armés de leur seule bienveillance. « Cherchons le vrai courage dans la routine, dans l'engagement, dans les travaux et les jours. » Éloge du dévouement, donc, mais aussi plaider en faveur d'un plus grand respect pour la nature et pour le sauvage, dans notre environnement et en nous-mêmes. « Ne dites jamais 'capitalisme sauvage', car cela est une insulte pour le sauvage. Sachons que le capitalisme est démesurément civilisé. »

Écrivain à part, Serge Bouchard était un maître incontesté du texte court, de la formule lapidaire, de la sentence sans appel. Rien n'échappait à son regard aigu, mais son esprit critique était toujours tempéré par un sourire en coin, empreint d'une généreuse dose de tendresse pour la vie et pour ses semblables. Il ne prenait pas la pose hautaine du donneur de leçon, car, pour lui, une grande part des choses de la vie demeurait mystérieuse. Et si l'essentiel de ce que nous vivons ne peut être expliqué, il reste à le raconter, ce à quoi Serge Bouchard excellait. Sa verve et sa sagesse vont beaucoup nous manquer.

Gérald Baril

Jean-François Lisée
GUERRE FROIDE, P.Q.

Carte blanche/La boîte à Lisée, Montréal, 2021, 229 p. ; 19,95 \$

Au cours des années 1960 et 1970, en pleine guerre froide, le Québec a connu une période d'effervescence politique qui ne pouvait qu'attirer l'attention des grandes puissances et, bien sûr, de leurs services de renseignements.



Ayant consulté de nombreux documents et bénéficié de sources privilégiées, Jean-François Lisée propose un ouvrage passionnant sur la présence d'agents secrets au Québec, de différentes allégeances, entre 1960 et 1980. On se croirait en plein roman de John le Carré, tellement ce livre foisonne en anecdotes et événements imprévisibles. Le titre de

l'introduction (« Les espions qui venaient dans le froid ») adresse d'ailleurs un clin d'œil au célèbre auteur, en faisant allusion à *L'espion qui venait du froid*, le roman qui a établi sa renommée.

Au paroxysme de la guerre froide, il était naturel que l'ébullition régnant au Québec intéresse les principales puissances impliquées dans cet affrontement, c'est-à-dire l'Union soviétique et les États-Unis, de même que les pays y ayant des intérêts ou des sympathies. On pense ici, bien sûr, à la Grande-Bretagne et à la France. Il apparaît cependant que la première puissance à pratiquer l'espionnage au Québec, et de loin, fut le Canada, par l'intermédiaire de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) et d'autres corps policiers.

Jean-François Lisée révèle, ou rappelle, certaines pratiques utilisées par les policiers, parfois illégalement (pouvant aller jusqu'à la pose de bombes !), contre le FLQ, mais également contre le très légitime Parti québécois. Il rapporte ces paroles que René Lévesque, tenant pour acquis que ses conversations étaient interceptées, avait coutume de répéter : « Quand tu prends le téléphone, parles [*sic*] comme si tu étais en public ! »

Il est à noter que le livre nous apprend que la CIA s'intéressait, certes, aux événements tumultueux se produisant au Québec à l'époque (en particulier au moment de la crise d'octobre), mais que, sauf exception, elle ne menait pas elle-même d'opérations sur place. Il faut dire qu'elle était tenue bien informée par les services de renseignements canadiens.

Dans *Guerre froide, P.Q.*, Jean-François Lisée présente une synthèse d'une importance capitale pour l'histoire moderne du Québec, en levant le voile sur des événements méconnus ou inconnus ayant influé sur la destinée nationale. Un document incontournable pour les passionnés de notre histoire !

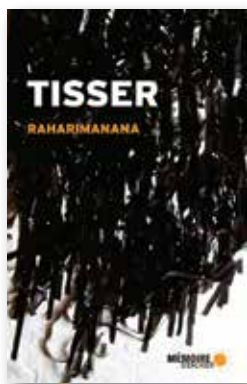
Gaétan Bélanger

Raharimanana

TISSER

Mémoire d'encrier, Montréal, 2021, 92 p. ; 19,95 \$

Ce prolifique auteur d'origine malgache vivant en France aborde d'une écriture lyrique le parcours singulier de sa terre natale et de son continent, l'Afrique.



Un continent avec une histoire parsemée de lourdeurs et de traumatismes, dont l'esclavage, qui est « la grande déchirure du continent noir ».

Même si ce pamphlet ne fait que 92 pages, ce n'est pourtant pas une lecture rapide. Raharimanana se lit lentement, morceau par morceau : chaque phrase est poésie, fortement porteuse

de sens, et on ne s'immerge dans son livre qu'en étant bien ancré dans cet univers à part.

Tisser, c'est beaucoup une tentative de remise en selle d'un monde oublié, d'un passé « rayé de la mémoire », un retour aux origines en dehors des exigences de l'immédiat qui occupe maintenant toute la place dans nos vies.

C'est un regard soutenu sur les racines multiples du continent, sur ce métissage de plusieurs cultures devant se réapproprier leurs mythes hors de l'influence coloniale.

« Comment peux-tu accepter que tes mots d'ancêtres autrefois si respectés soient aussi déconsidérés, relégués en folklore, seulement appréciés des initiés et constamment malmenés par ceux qui veulent définir tes identités ? »

Le livre appelle au combat à mener contre cette auto-destruction, contre la dévalorisation de soi imposée par la servitude coloniale qui a souillé les traditions séculaires, associées par les oppresseurs à l'archaïsme.

Pour se défaire de cette servitude, il faut d'abord « regarder la plaie », puis se réinventer, en se réappropriant son histoire. Une métamorphose graduelle qui permettra de se « décoloniser » et ainsi de retrouver le chemin vers la liberté.

Yvan Cliche

Erín Moure

TOOTS FAIT LA SHIVA, AVENUE MINTO

Trad. de l'anglais par Colette St-Hilaire avec la collaboration de Laurence Jourde

Le Noroît, Montréal, 2020, 152 p. ; 25 \$

Tout simplement magnifique. Touchant. Simple et touchant.



Ce livre retrace une partie de la vie de Paul Émile Savard. Qui était ce Paul Savard ? Personne en particulier. Vous, moi, notre voisin, un camarade oublié dont le hasard se charge tout à coup de nous rappeler qu'il a traversé notre existence. Un temps, ce Paul Savard-là était l'homme dans la vie d'Erín Moure ; tous deux travaillaient chez VIA Rail. Savard et elle se sont laissés, Moure

l'a perdu de vue avant d'apprendre son décès, quelques années plus tard, des années difficiles où Savard, luttant contre son alcoolisme, a sombré avant de reprendre tant bien que mal le dessus. Moure entreprend alors de rassembler, en sept jours (c'est le principe de la Shiva), tout ce qu'elle peut sur l'amoureux qu'elle surnomme encore affectueusement « le petit homme », sur sa famille, son travail, ses préférences et ses allées et venues entre Vancouver et Montréal : « Je ne veux pas que le petit homme disparaisse et depuis trois jours

j'écris tout ce que je sais de lui. Je fais la Shiva pour le petit homme [...]. Shiva veut dire 'sept' et ça réfère à la Genèse, quand Joseph pleure son père Jacob pendant sept jours ».

Formellement assez différent de *Mon frère Paul* (voir *Nuit blanche*, n° 160), le récit de Moure s'apparente à celui de Marité Villeneuve par le thème de la réhabilitation d'un être cher, les deux auteures s'efforçant de préserver de l'oubli définitif une vie qui leur semble significative. *Toots fait la Shiva* est de ces œuvres qui me rendent gentiment jaloux tant elles semblent faciles à concevoir et encore plus faciles à écrire. Tout leur art est là, dans cette apparente aisance.

Toots fait la Shiva est de ces textes comme on en écrit de plus en plus, je pense. D'aucuns diraient : comme on en fabrique, tellement l'œuvre semble un montage. Ce type de récit fragmenté aurait été impossible il y a, disons (soyons vague), 100 ans, peut-être même 50. Dans un éparpillement contrôlé, le savant y côtoie le trivial, l'anecdotique et l'intime succèdent aux réflexions sérieuses, que celles-ci soient philosophiques ou qu'elles portent sur la littérature et la société : Moure peut aussi bien nous dire ce que Savard et elle vont manger, où et à quel moment, et combien ils payent leur spaghetti, puis dans quel commerce le petit homme fait laver ses chemises, avant de nous parler des idées de Judith Butler ou de Hannah Arendt sur la politique et l'action. Tantôt narratifs, tantôt descriptifs (les lieux physiques ont ici une grande importance), tantôt encore explicatifs, les fragments s'enchaînent, la trame se desserre puis on revient à ce Paul Savard, un être entier, pleinement sympathique puis déroutant, emporté par ses démons, comme l'était encore le Paul Villeneuve évoqué plus haut.

Le livre de Moure côtoie aussi, à sa manière, l'autofiction. Tout au long de ce récit empreint d'une belle et simple humanité, on sent l'attachement de Moure pour Paul, et notre affection pour lui grandit au même rythme. Une belle réussite.

Patrick Guay

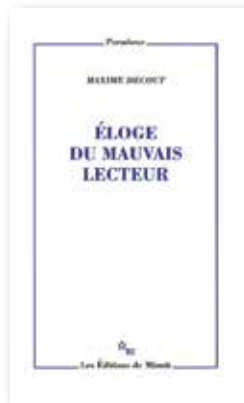
Maxime Decout

ÉLOGE DU MAUVAIS LECTEUR

Minuit, Paris, 2021, 147 p. ; 31,95 \$

Depuis le XX^e siècle, nombreux ont été les chantres de la désacralisation et de la démocratisation de la lecture. Avec Daniel Pennac (1992), par exemple, les lecteurs ont appris qu'ils n'ont plus à se sentir coupables de lire par pur plaisir.

Avec Pierre Bayard (1998, 2002, 2007), ils ont été surpris de constater qu'ils peuvent parler des livres qu'ils n'ont pas lus, voire qu'ils peuvent même les lire mieux que leurs propres auteurs. Avec Maxime Decout toutefois, ils découvriront que « l'art de la mauvaise lecture » n'est peut-être pas à la portée de tous.



En effet, selon le professeur à l'Université d'Aix-Marseille, être un mauvais lecteur véritablement inspiré exige certes « un brin de folie », mais aussi et surtout beaucoup de talent et de ruse. « Car la mauvaise lecture, qui ne se soumet pas aux usages prescrits, est tout sauf passive ; elle s'invente de mille manières, elle manœuvre, s'approprie et s'affranchit ». Aussi présente-

til son ouvrage comme « un manuel de la mauvaise lecture à l'usage des bons lecteurs ». On a compris que l'approche privilégiée ici, pour rigoureuse qu'elle soit, n'en exclut pas moins une subtile ironie et une prégnante acuité critique.

L'ouvrage comprend quatre parties. La première, intitulée « Mort et renaissance du mauvais lecteur », rappelle la séculaire condamnation à l'égard des écarts de lecture, et notamment des « horribles dangers de l'identification » dont la folie de Don Quichotte et les suicides suscités par le jeune Werther de Goethe constituent des exemples paroxystiques. À partir du XX^e siècle, cette critique réprobatrice s'étiole au profit d'un discours prescriptif sur la bonne lecture et le « Lecteur Modèle ». La seconde partie, « Splendeurs et misères de l'interprétation », montre que la mauvaise lecture prend alors de nouveaux visages et qu'elle peut même se rapporter à une lecture sous-tendue par une « fièvre analytique » : « [I]nterpréter subtilement un texte peut être aussi un remarquable procédé pour mal le lire ». C'est sans compter par ailleurs sur certains auteurs ou types d'œuvres, comme le roman policier, qui s'évertuent à confondre le lecteur, voire à en faire un « piètre lecteur ». La troisième partie, « La parole au mauvais lecteur », laisse entrevoir la valorisation actuelle de la mauvaise lecture qui, en vertu de l'enrichissement des œuvres qu'elle rend parfois possible, est désormais reconnue comme « un processus créatif en tant que tel ». Au demeurant, le grand mérite du mauvais lecteur n'est-il pas « d'empêcher de figer la lecture » et de révéler « la façon dont nous investissons les livres de nos pulsions et la manière dont les œuvres, en retour, les suscitent, les excitent, les tempèrent ou les réforment » ? Enfin, dans la dernière partie, « Les pratiques du mauvais lecteur », Decout porte son attention sur des manières un peu plus concrètes et radicales de mal lire, de l'activité de « lecture buissonnière » qui consiste à déroger à l'usage linéaire d'un livre en en escamotant des parties par exemple, jusqu'à la « lecture interventionniste » qui peut mener à des velléités de réécriture. La réaction de Jean-Jacques Rousseau à l'égard du *Misanthrope* de Molière tout comme celle de Balzac envers *La Chartreuse de Parme* de Stendhal illustrent bien ces ingérences de lecteurs proposant des amé-

liorations et des réaménagements à une œuvre. En somme, cet *Éloge du mauvais lecteur* réussit son pari : démontrer que « la mauvaise lecture est souvent une excellente manière de lire ». Et si nous n'avons pas su bien le lire, on ne nous en tiendra sans doute pas rigueur !

Pierre Rajotte

Danielle Fournier

CELLE QUI NE CRAINT PAS LA JOIE

Leméac, Montréal, 2021, 109 p. ; 13,95 \$

« Du désastre dans lequel j'ai été plongée, dans lequel vous m'avez jetée, la remontée qui est la mienne et m'appartient me rend heureuse. Elle vous échappe. Une beauté qui vous est inconnue. »



L'écrivaine bien connue du monde des lettres donne à sa plume le tranchant d'un scalpel pour décortiquer son désenchantement amoureux et l'attitude de celui qui l'a dépossédée d'elle-même. Elle cherche à comprendre comment elle a pu s'enfermer dans une « liaison née sous le signe du chaos » qui l'a conduite à la haine et au mépris de soi. Elle s'adresse dans une longue lettre à un VOUS singulier, à ce « Cher qui ne

l'êtes plus », mais aussi un VOUS dans lequel pourraient se retrouver les hommes pervers narcissiques, s'ils acceptaient de se regarder. L'auteure évite cependant le règlement de comptes, car sa seule vengeance est de dire sa joie retrouvée. Aussi, aucun indice ou détail concret ne permet d'identifier l'accusé.

La prose poétique du récit est tissée de mots et d'images à fortes connotations pour peindre dans un chevauchement continu le côté toxique de l'ex-amoureux et la blessure dont se guérit la narratrice. La lettre-récit est construite par ajouts successifs de traits caractéristiques de celui qui l'a anéantie, au fur et à mesure que remontent les émotions de celle qui se voit comme une survivante. D'une page à l'autre, elle redit son désarroi et use d'une constellation de mots et d'expressions caustiques pour reproduire l'image de cet homme politiquement engagé qui prétend vouloir sauver le monde alors qu'il n'aime que lui-même, sourd et aveugle à qui l'entoure. « Vous chassez la femme comme d'autres le lièvre » ; « [...] vous qui ne savez qu'honorer votre membre [...] », l'accuse-t-elle après avoir dénoncé maintes tares : vanité, égoïsme, manipulation, lâcheté, irascibilité, brusquerie, duperie, allure torve, mépris, froideur, trahison, violence

insidieuse... Bref, un « Casanova de Fellini, [...] une âme morte ». En contrepartie, la narratrice clame sa joie d'avoir choisi de vivre, d'être redevenue une personne et de n'être plus une figurante dans la pièce qu'il se joue. Elle se félicite de l'harmonie revenue grâce à l'absence de « celui qui aurait voulu [l']empêcher de penser ».

Langue soutenue et tonalité poétique donnent à ce témoignage une force de frappe considérable. Danielle Fournier a d'ailleurs dit, en entrevue au *Soleil*, avoir voulu contribuer à l'élan de sensibilisation envers les femmes qui seraient sous l'emprise de ce genre d'hommes qui vont jusqu'à tuer.

Pierrette Boivin

David Bélanger et Michel Biron

SORTIR DU BOCAL

DIALOGUE SUR LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Boréal, Montréal, 2021, 228 p. ; 25,95 \$

Né en 1989, David Bélanger est chargé de cours en littérature à l'Université du Québec à Montréal. Michel Biron fait quant à lui partie de la génération X et enseigne depuis plusieurs années à l'Université McGill. Deux interlocuteurs, deux générations, un même sujet : au cours d'un été paralysé par la pandémie de coronavirus, les épistoliers prennent la plume pour briser la solitude et discuter de littérature québécoise, tous deux libérés un temps des contraintes formelles d'ordinaire imposées par la réflexion savante, universitaire.



Avant *Sortir du bocal*, la formule du dialogue a favorisé des réflexions fécondes sur la littérature. Pensons à *La littérature et le reste* de Gilles Marcotte et André Brochu, que Biron mentionne d'ailleurs d'entrée de jeu. La rigueur du raisonnement, cet exemple le confirme, y est donc tout sauf accessoire. Seulement, Bélanger et Biron le montrent bien, le genre offre en prime une souplesse salutaire en ouvrant grand la

porte aux digressions et volte-face. Il favorise, autrement dit, la pensée sinieuse, brute et incertaine.

Une question traverse néanmoins *Sortir du bocal*, comme une piste de cailloux blancs semée au travers d'un bois touffu. C'est celle de l'ironie littéraire et de ses fonctions. D'hier à aujourd'hui, du *Survenant* de Germaine Guèvremont à *Document 1* de François Blais, l'ironie joue double jeu. Elle marque tout en démarquant. En raillant, elle rallie des communautés discursives.

Mais que brocarde-t-elle, au juste ? Du temps de Guèvremont, c'était la culture avec un grand C, et avec elle la suffisance et l'afféterie. Aquin ironisait sur la culture mondiale, à prétention universelle. Aujourd'hui, « l'âge de l'institution » a fait naître chez ses légataires une volonté de s'inscrire contre cette même institution, contre ce bocal du titre dont l'ironie contemporaine s'attache à éprouver les parois. L'ironie, dans ce cas, braque la littérature contre elle-même.

Dans d'autres cas, elle en établirait la souveraineté, selon que l'on adhère ou non à ce lucide aveu d'impuissance formulé en guise de conclusion : « [L]a culture qui me touche, au contraire, avance Bélanger, sait qu'elle n'a aucun moyen, qu'elle est une pure irrationalité, une dépense toujours excessive ». Prendre la littérature pour elle-même, comme une dépense excessive, mais non moins stimulante : cet essai y invite splendidement.

David Laporte

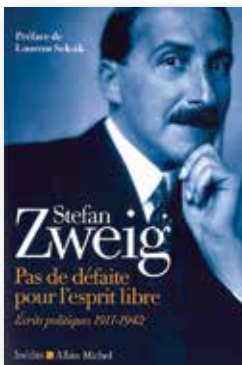
Stefan Zweig

PAS DE DÉFAITE POUR L'ESPRIT LIBRE

ÉCRITS POLITIQUES 1911-1942

Albin Michel, Paris, 2020, 351 p. ; 34,95 \$

La seule lecture de la table des matières montre le disparate de cet ensemble de textes, certains publiés en leur temps, d'autres inédits. Le présentateur, habile et informé, n'en fait pas mystère. Ils ont été rédigés sur une trentaine d'années en relation avec l'actualité, c'est-à-dire depuis les préparatifs et l'éclatement de la Première Guerre mondiale jusqu'au cœur de la Deuxième.



On célébrait l'auteur de nouvelles exemplaires, de romans, de pièces de théâtre célèbres dans toute l'aire germanophone, de passionnantes biographies d'Érasme ou de Dostoïevski, l'épistolier infatigable et perspicace. Voici un Zweig proche du journalisme.

Certains textes, datés, nous laissent indifférents.

Qui se passionne aujourd'hui pour « le combat pour le canal de Suez », les pratiques des bibliophiles ou la phobie des bureaux de l'auteur ? Mais plusieurs de ces écrits de circonstance ou chroniques nous renseignent de première main sur la situation de la Suisse pendant la guerre, sur les relations entre l'Autriche et l'Allemagne, plus encore sur l'atmosphère en France après la victoire de 1918 ou le double visage de l'Allemagne en 1939. Zweig fait ici œuvre d'historien ou plutôt de mémo-

rialiste comme dans son célèbre *Monde de demain* : il n'est pas neutre mais pleinement engagé dans l'information qu'il fournit et dans les analyses auxquelles il se livre. C'est bien là le meilleur de ce livre qui permet de redécouvrir un esprit farouchement libre œuvrant pour que la paix se rétablisse entre les deux guerres. Zweig y aborde des questions encore brûlantes même si elles ont trouvé parfois des réponses : sa croisade pour l'abolition de la peine de mort et d'autres qui n'ont fait que devenir plus aigüés.

Il décrit parce qu'il ressent, ses analyses et ses choix sont empreints d'émotion et de passion. D'abord les transformations de la vieille Autriche qu'il évoque avec mélancolie, son charme suranné, la tradition artistique de Vienne qui se maintient d'abord dans les années trente alors que les nationalismes sont de plus en plus virulents, mais qui ne survivra pas à l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne hitlérienne en 1938 (l'*Anschluss*). Dès lors les Juifs vont lutter désespérément contre l'exclusion, prémisse de leur extermination. La stratégie nazie est déjà bien au point. Elle consiste à les isoler jusqu'à ce qu'ils constituent un immense ghetto, c'est-à-dire une prison qui se resserre, à les priver de toute relation avec le reste de la population, à interdire certaines activités ou l'accès à des professions, à instaurer des boycottages. Une issue est encore possible pour un temps : l'émigration vers la Palestine. Zweig s'emploie à l'organiser, à la favoriser, à lever des fonds car il faut beaucoup d'argent. Après s'être fait le porte-parole et le diffuseur de la culture autrichienne, il est passé à la survie des Juifs, de Londres à New York, projetant un « manifeste juif », action en faveur des femmes et enfants juifs allemands. Il veut aussi et surtout créer un esprit de résistance alors que l'élimination est déjà commencée. On sourit tristement devant ces efforts : quelle force aurait pu résister à tout l'appareil d'extermination nazi ?

Cette action suppose chez cet intellectuel, cet homme de culture, qui paraît fragile, une résistance et une énergie peu communes car il est sur tous les fronts. Jusque dans les années 1940, malgré des voyages incessants, des tournées de conférences, il ne cesse d'écrire. En fait, comme d'autres sont animés par une foi religieuse, Zweig est porté par la sienne qui est « la défense de l'esprit » – termes omniprésents dans ces écrits. Plus spécifiquement et concrètement, « l'idée européenne » qu'il partage avec Romain Rolland, Verhaeren, Hermann Hesse, Thomas Mann quand celui-ci est revenu de ses sympathies nationalistes. Un siècle plus tard, l'évidence est brutale : la constitution d'une Europe véritable n'a pas trouvé sa voie. Elle s'est établie sur une base économique, la création d'un vaste marché où chacun vient, sans états d'âme, trafiquer et spéculer, contrôlé par des technocrates de Bruxelles ou Francfort. Les pessimistes – ou les réalistes – diront : tout est à faire, ou à refaire. Cette supposée Union est incapable de résister aux ambitions économiques, politiques ou idéologiques des États-Unis et de la Chine. Incapable d'apporter une solution satisfaisante et humaine aux grands

enjeux de notre temps : la crise financière grecque – qui en précède d’autres –, la sortie de la Grande-Bretagne dans le Brexit, l’afflux migratoire croissant et l’actuelle pandémie. Quand un danger se précise, la trentaine de pays qui sont ainsi rassemblés ferment leurs frontières et défendent leurs intérêts nationaux.

Zweig voulait que l’Europe se fasse par la volonté des nations sous la « guidance » de l’esprit. Les intellectuels humanistes en seraient un facteur essentiel pour maintenir la flamme et permettre un renouveau comme il s’en est produit en divers siècles après l’effondrement d’un empire (par exemple celui de Rome). Il aurait pu en être ainsi après 1918, mais les vainqueurs ont fait preuve d’arrogance et d’aveuglement. Puis, le nazisme a étranglé la liberté de penser. La notion de patrie s’est corrompue en nationalisme belliqueux et un silence glacial s’est répandu, le silence de la terreur.

En 1933, les livres de Zweig sont brûlés en Allemagne. Il est bien conscient de la vanité de ses efforts, lui qui écrivait en 1919 : « Pendant toutes les années de la guerre, je ne me suis jamais senti intérieurement aussi tranquille, aussi calme et plein de sérénité lucide qu’à présent, au milieu d’une débâcle historique absolument sans précédent ». Mais la débâcle nouvelle a changé de nature et de dimensions et rien ne semble pouvoir l’enrayer. Il se donne la mort au Brésil en 1942, geste réprouvé *post mortem* par certains de ses confrères, Thomas Mann ou Bernanos, et qui fait mentir amèrement le titre de ce recueil d’essais politiques, « Pas de défaite pour l’esprit libre »...

Roland Bourneuf

Isabelle Daunais

LA VIE AU LONG COURS

ESSAIS SUR LE TEMPS DU ROMAN

Boréal, Montréal, 2021, 192 p. ; 24,95 \$

S’il évoque la vie, nos existences, s’il les mime ou semble les calquer, s’efforçant de les tourner en dérision ou de nous les montrer sous des angles parfois inattendus, le roman est également plus et autre chose que la relation d’une vie.



Isabelle Daunais privilégie quelques-uns de ces angles. Elle évoque pour le bénéfice de son lecteur des phénomènes ou des réalités tellement simples et intangibles, tellement coutumiers qu’on n’y songe pratiquement jamais : le temps de la lecture elle-même, l’oubli relatif qu’impose forcément toute lecture, une beauté spécifiquement romanesque, l’im-

perfection de la vie corrigée par l’art. Ces dimensions de l’art romanesque et de nos vies, elle les évoque intelligemment plus qu’elle ne les analyse, elle nous en parle comme on deviserait entre camarades, forte d’une vaste expérience de lectrice attentive et d’essayiste lucide. Il y a une manière Daunais, autant sinon plus importante que son argumentaire ou que le propos lui-même. Aucune lourdeur. Un ton proche de la confidence chuchotée. Pas de démonstration soutenue, pas d’arguments appuyés sur des enquêtes ou des compilations : nous sommes au plus près de ce que j’appellerais la causerie littéraire, même si les propositions, les hypothèses et les enjeux examinés dans *La vie au long cours* sont des plus sérieux. Je crois qu’il fallait une universitaire pour s’y intéresser de cette façon.

Voici un exemple de ce que Daunais fait bien, quand elle nous propose une piste de réflexion : s’il « faut se méfier de l’empreinte souvent plus frappante que laisse un personnage dans notre mémoire – alors qu’une vie a tendance à se confondre avec les autres vies –, encore faudrait-il définir ce qui, pour chaque époque, a constitué une vie. Ce que nous reconnaissons aujourd’hui comme tel, avec son caractère de modestie et d’anonymat, mais aussi d’exemplarité et d’énigme, ne s’est peut-être pas toujours, au cours des siècles, présenté à la conscience de la même façon ni avec la même importance ». Voilà, simplement exprimée, une piste lourde de sens dont la portée va de la sociologie à l’anthropologie.

Ses réflexions lui viennent de ses lectures, qui le plus souvent, on le devine et elle le dit, sont des relectures, seule forme d’une lecture digne de ce nom : elle visite et revisite Balzac, Proust, Flaubert et Cervantès, sans surprise, mais aussi Dominique Fortier, Yánnis Kiourtsákis et Karl Ove Knausgård.

Quand elle compare le roman aux autres formes artistiques, Daunais oublie ou néglige volontairement toutes ces œuvres qui, elles aussi, demandent du temps de fréquentation démultiplié : les téléseries, les téléfilms, tous les trucs en douze épisodes et cinq saisons que les spectateurs consomment nécessairement sur un temps long. L’idée que tout va vite, que tout s’avale dorénavant à la vitesse grand V, même la culture, cette hypothèse porteuse néglige quand même tout le temps dont disposent les gens (jamais n’a-t-on autant perdu de temps sur les réseaux sociaux, par exemple, ou en ligne, diront certains) et qu’ils emploient justement à regarder une téléserie de 40 heures.

Je lui reprocherais aussi d’abuser, à l’occasion, des oppositions binaires dans sa manière de concevoir les romans et leur histoire. Sans doute ces découpages sont-ils là pour bien marquer la question, pour lancer la discussion et pour faire sentir exagérément l’enjeu. Il y aurait ainsi, selon elle, des œuvres de type « Sancho » et des œuvres de type « Don Quichotte » ; il y aurait le monde d’aujourd’hui, « éperdu de jeunesse », et celui d’avant, le « vieux monde » ; le monde intérieur et le monde extérieur.

● Essai biographique

Heureusement, il y a la manière Daunais, cette sensibilité, cette voix douce et patiente qui enrobent si bien le propos, et son amour éclairé du genre romanesque, présent dans la vingtaine de textes ici réunis.

Patrick Guay

Marcel Olscamp

LE FILS DU NOTAIRE

JACQUES FERRON : GENÈSE INTELLECTUELLE D'UN ÉCRIVAIN
Bibliothèque québécoise, Montréal, 2021, 487 p. ; 19,95 \$

Publiée en 1997, la biographie aujourd'hui mise à jour retrace le parcours de l'écrivain et certains mouvements intellectuels, politiques et sociaux qui traversent le Québec des années 1920 à 1950.



Qu'on connaisse bien, un peu ou pas du tout la vie de Jacques Ferron, qu'on l'ait lu ou qu'on ne sache rien de son œuvre ou à peu près, on gagne à lire cette biographie et à la méditer : l'époque qu'elle couvre, l'approche somme toute simple du biographe, les incursions dans une partie du système scolaire de ce monde disparu – le plaisir que j'y ai pris logeait dans l'un ou l'autre des différents aspects du livre. On pourra

compléter cette lecture par une ou deux des études sérieuses que suggère Olscamp. Quant à la prose du biographe et à sa méthode, je me limiterai à dire qu'elles sont efficaces et claires. Les interprétations d'Olscamp empruntent à gauche et à droite, jusque dans les contes ferroniens, emprunts qui soulèvent encore une fois la question délicate du caractère documentaire des fictions, de ce qu'on peut ou non leur « faire dire », et de quelle manière un conte parle de la vie de son auteur. Le caractère documentaire de certains contes semble évident pour le biographe.

La perspective biographique adoptée ici réside dans le titre, capital. *Le fils du notaire* repose ainsi sur le rapport

au père (qui traîne aussi, un tant soit peu, un rapport à la mère), le rapport à l'autorité qui fonde en grande partie notre conception du monde et nos regards sur lui. Je suppose que ce titre a été réfléchi, soupesé. Appuyé sur les témoignages de Ferron lui-même, sur ceux de ses sœurs, sur sa correspondance et d'autres documents et témoignages directs et indirects, Olscamp dévoile le rapport ambivalent de Jacques Ferron aux Caron (le côté maternel, famille fortunée, prêteuse) et aux Ferron (le père, milieu modeste, humilité), ainsi que son dualisme face au passé. D'ailleurs, c'est toute l'enfance de Jacques qui semble avoir été habitée par cette dualité, si l'on en croit Olscamp, et par une sorte de pirouette où la modestie des Ferron va les rendre tout à coup plus honorables, et où la gloire rattachée à l'ascendance maternelle devient surannée et entachée.

J'ignorais à peu près tout de la vie de Ferron, et c'est pourtant une vie passablement autre que je me serais imaginée ou que je lui aurais prêtée. Je ne savais pas et je n'aurais jamais conçu la tendresse du collégien Ferron pour Paul Valéry. Je n'aurais pas imaginé ses louvoisements idéologiques (qui n'en a pas ?), sa « méfiance ontologique devant les privilèges ». Ni sa mauvaise conscience, son ambivalence, sa culpabilité, le reniement politique : « Ferron est amené à nier son adhésion au communisme [...] ; il semble ainsi se désolidariser de ses camarades ». Ferron était jeune, excusons-le.

Je ne suis pas d'accord avec l'idée qu'une vie a une direction et un sens, qu'une vie se règle, se planifie, s'organise comme un projet. Olscamp le suggère par endroits. Il travaille à coups d'hypothèses, il construit, c'est un choix peut-être obligé, analogue à celui de Ferron lui-même, qui s'est également fabriqué une image de soi satisfaisante. Olscamp présente à deux ou trois occasions des hypothèses comme des faits ou des quasi-faits, mais il ne s'en cache pas : il observe ainsi à propos du communisme ferronien que si le « moment et la cause précise de cette conversion *ne peuvent être déterminés avec exactitude* ; les textes de l'époque [...] permettent cependant d'identifier une conjonction de facteurs qui paraissent avoir influé sur son comportement » (je souligne).

L'étude de Marcel Olscamp s'interrompt en 1949. On attend la suite avec curiosité.

Patrick Guay

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

Pour obtenir notre trousse média : sleclerc@nuitblanche.com | 1 833 619-7743